

UN TRUC COMME UN AUTRE

Sur le canal, minuit.

Policeman.—Qu'est-ce que vous faites-là ?

L'homme (sur le petit bord du quai).—Je vais me jeter dans le canal, je veux en finir avec la vie.

Policeman.—Quand ?

L'homme.—Tout de suite.

Policeman.—Pas là ?

L'homme.—Si ; là.

Policeman.—Pourquoi ?

L'homme.—Pas de travail.

Policeman.—Écoutez, mon ami ; voulez-vous me faire un grand plaisir, avant de vous détruire ? Je n'ai jamais eu l'occasion, pendant ma vie déjà longue, d'appliquer un bon coup de poing, de ces coup carrés, droits bien appliqués sur le nez d'un de mes semblables. Vous allez quitter ce monde, un coup de poing de plus ou de moins n'ajoutera pas à votre malheur ; si vous voulez faire un heureux avant votre départ, mettez vous les talons en ligne avec le bord du quai, et je vais vous envoyer dans le canal et dans l'éternité en appliquant mon poing droit sur votre nez.

L'homme.—Je ne pense pas ; vous auriez tort de vous y frotter.

Policeman.—Pourquoi ? je vous demande un peu qu'est-ce que ça peut vous faire que le coroner vous voie avec un nez cassé ou un nez entier ?

L'homme.—Je n'ai jamais permis à qui que ce soit de toucher à mon nez, quand j'ai pu l'éviter.

Policeman.—Vous me semblez bien particulier pour un homme qui veut prendre un bain perpétuel.

L'homme, (se dirigeant sur le sergent de ville).—Rangez-vous ou je vous tue. Toucher à mon nez !... Autant jouer à la crosse, sur un passage à niveau du Grand-Tronc.

Mais quand le suicidé en herbe fut assez loin de l'eau, le sergent l'empoigna et l'amena au poste.

RECITATION DE SALON

Tout le monde se rappelle le succès de Coquelin avec la fable du *Renard et du Corbeau* récitée par un anglais. Nos lecteurs qui cultivent leur talent de déclamation seront sans doute bien aise d'avoir un essai du genre pour charmer les longues soirées de la vacance.

PROLOGUE

(L'Anglais entrant et se parlant à lui-même.)

Aoh !... Shakespeare !... Walter-Scott !... Aoh !... très grands littérateurs... yes !... les plus... splendides poètes... dans partout le monde...

Au public : Aoh !... Le France il avait aussi... yes !... un... grand très fort poète... yes !... Monsieur Le Fontaine... Aoh ! très facétieuse... quand lui il fait parler tous... les petites bêtes... dans les fables... Aoh ! je connaissais... moi... tous les fables... yes !... tous très beau... mais... étaient beaucoup plus très beau... quand ils étaient récités par nous... en Angleterre... Aoh ! yes !... le poésie il était plus profond... plus solide aussi... le diction... non !... le récitation... non !... le déclamation... yes !... il était... beaucoup plus... plus... très beautiful !

Aoh ! yes !... Voulez-vous que je récitais un able... yes !... je vas réciter... un... très bien, vous allez voir... .

LE LOUP AVEC L'AGNEU

Boxer d'abord première est raison du plus fort Et, dans ce cas toujours, le faible il avait tort.
Un tout petit mouton beuvait
Aux bords d'un tout petit rivière.

Un loup le ventre creux et qui crevait misère
En cherchant son dîner, à l'endroit brouillait.
—Well ! Qui donc te permet de brouiller ma
Dit ce méchant bête stupide [liquide ?
Tu vas être puni de ce fait insulteur.
Oh ! dit petit mouton, oh ! que Votre Grandeur
Ne se met pas en si grand rage ;
Mais bien plutôt qu'Elle envisage
Que je me descends en buvant,
A l'eau coulant,
Bien loin au-dessous de son place ;
Et pour alors, il est mauvais façon,
Que je peux gâter son boisson.
Tu le gâtes ! lui dit ce grand bête vorace ;...
L'an dernier, toi, de moi, tu avais mal parlé.
—Oh ! non, pas possible, je étais pas du tout né,
Répond petit mouton ; j'ai encore mon nourrice.
Ton frère, alors ! le moins... novice...
—J'ai ni frère, ni sœur.—Well ! c'est un de vous ;
Pour moi avaient grand malice,
Les bergers, les chiens, vous tous !...
On disait à moi : Je veux mon vengeance.—
Aussitôt bien loin, dans les bois,
Cette gueux l'emporte, en fait bombance...
Sans qu'il dise jamais pourquoi !

RAVAUDERASSERIES ET EFFAROU-
CHAILLONNADES

(Pour le SAMEDI)

L'hiver dernier, un mien ami, voyageant pour une maison de commerce de Montréal, s'était arrêté à la Rivière-du-Loup (en bas) et s'était fait conduire dans un hôtel.

On l'avait installé dans une chambre, où les punaises, ces insectes d'un caractère un peu trop communicatif, ne se faisaient aucun scrupule d'y tenir un quorum.

Malheureusement, le voyageur qui n'était pas encore assez habitué à ces sortes de caresses, se vit tourmenté toute la nuit ; tant et si bien, que dès le matin il se décida à changer de maison.

Il acquitte la note et s'en va dans un grand hôtel qui lui paraissait être le meilleur de la ville.

Le voyageur s'empare d'une plume, inscrit son nom dans le livre et demande le numéro de sa future chambre. Mais, oh ! horreur ! au moment où il voit poser par le commis vis-à-vis son nom le chiffre 46, une punaise d'une grosseur prodigieuse apparaît sur le livre.

—“Monsieur le propriétaire,” s'écrie-t-il d'une voix étouffée, “donnez-moi immédiatement ma malle, je ne puis pas rester une minute de plus ici !”

—“Mais qu'avez-vous donc ?” lui demande l'autre, tout étonné, en apercevant le voyageur pâlir à vue d'œil.

—“Ce que j'ai ?” dit-il, “voyez, monsieur ! voyez ! Je quitte une maison où j'ai été dévoré toute la nuit par ces trotteuses insupportables ; je me transporte ici pour y être tranquille ; et voilà qu'au moment où j'inscris mon nom : une de ces sales créatures, leur commis voyageur, je suppose, s'en vient justement prendre ma nouvelle adresse. Elles sont intelligentes vos petites bêtes ! mais moi je ne les aime pas. Adieu ! monsieur.”

Et l'autre, figé sur place, le regarde s'en aller, sans pouvoir articuler une seule parole.

* * *

Si vous aimez la brièveté en affaires, voici un modèle qui n'est pas piqué des vers. C'est un dialogue entre un commis du Bureau de Poste de Québec, et une femme désirant envoyer de l'argent au moyen d'un Mandat-Poste.

La femme.—Je voudrais avoir un mandat-poste.

Le commis.—Faites une réquisition, alors. Vous trouverez les formules sur le pupitre qui est en arrière de vous.

La femme.—Quelle réquisition ? Je veux seulement envoyer quinze piastres à...

Le commis.—Remplissez le blanc que je vous donne maintenant.

La femme.—Je... je... voulez-vous s'il vous plaît le remplir pour moi, monsieur ?

Le commis.—Je ne puis pas. C'est contre les règlements. Vous devez le remplir vous-même.

La femme.—Oh ! mon Dieu ! je ne crois pas être capable. Que me faut-il faire d'abord ?

Le commis.—Écrivez la date.

La femme.—Où ?

Le commis.—Sur la première ligne.

La femme.—Là ? sur cette ligne ?

Le commis.—Oui... c'est cela !

La femme.—Maintenant, voyons... est-ce aujourd'hui le dix ou le onze du mois ?

Le commis.—Le dix.

La femme.—Je le pensais, mais je n'en étais pas certaine. Que dois-je faire maintenant ?

Le commis.—Écrivez le montant que vous devez envoyer.

La femme.—C'est quinze piastres.

Le commis.—Eh ! bien, écrivez-le sur la ligne blanche suivante.

La femme.—Là ?

Le commis.—Oui !

La femme.—Comme c'est facile, après tout maintenant ?

Le commis.—Où, cela doit-il être payé ?

La femme.—A Toronto.

Le commis.—Eh ! bien, écrivez Toronto après les mots “payable à”

La femme.—Je... je... ne vois pas le mot “payable.”

Le commis.—Ici, le voilà.

La femme.—Oh ! sans doute ; comme je suis stupide de ne le pas voir moi-même ! Maintenant que dois-je écrire à la fin des mots “Province de”

Le commis.—Quoi ? Ontario, sans doute.

La femme.—Sans doute ! Quelle oie je suis ! A présent... voyons... que faut-il faire ensuite ?

Le commis.—A qui envoyez-vous l'argent ?

La femme.—Oh ! à M. John Ellis ; c'est que, je l'envoie réellement à madame Ellis qui est ma sœur, mais j'ai pensé qu'il serait mieux de l'envoyer au nom de son mari, pour lui exempter le trouble d'aller au bureau ; et sans aucun doute il pourra le lui donner, comme l'argent est réellement pour ma sœur ; mais si cela fait quelque différence, je suppose...

Le commis.—Cela ne fait aucune différence.

La femme.—Au fait, vous avez raison ; je ne vois pas pourquoi il y aurait une différence, réellement, et je suis très contente qu'il n'y en ait pas, car ma sœur n'est pas en parfaite santé et peut-être ne pourra-t-elle pas aller au bureau elle-même, et...

Le commis.—Écrivez le nom et l'adresse de M. Ellis sur la ligne en bas.

La femme.—Son nom en entier ?

Le commis.—Oui... il y en a tant de Ellis.

La femme.—John W. sera suffisant, n'est-ce pas ?

Le commis.—Oui ! oui !

La femme.—Je puis écrire John William Ellis si vous préférez. William est son second nom.

Le commis.—John W. va faire.

La femme.—Oh ! Est-ce que ce sera suffisant ? Certainement je ne vois pas pourquoi cela ne suffirait pas. Il est bien connu de tous, tout de même.

Le commis.—Maintenant, écrivez votre nom et votre adresse sur les deux lignes qui restent, et aussi vite que possible, s'il vous plaît, car il y d'autres personnes qui m'attendent.

Cela lui prit encore près de vingt minutes, et puis après dix autres minutes pour demander si Ellis devra être identifié, quand il recevra l'argent, comment sa sœur saura qu'il l'a eu, si le bureau de poste sera responsable de l'argent en cas de fausse route ou de vol, si une lettre enregistrée aurait été aussi bonne qu'un mandat, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'enfin le commis, perdant patience, lui dit que si elle revenait encore pour la même chose, elle aurait à s'adresser à un autre employé.

AGUE ÉRITE.

Lévis, juillet 1890.

PAS SI DUR QU'ON PENSE

Charles Vent-toujours.—Tiens ! Cet été je travaille comme un castor.

Joseph Sceptique.—Changard !

Charles Vent-toujours.—Comment cela, changard ?

Joseph Sceptique.—Parceque les castors n'ont rien à faire l'été ; ce sont les chapeaux de paille.